

JOSEPH GARO



**PAGES
D'ÉVADÉ**

ÉDITIONS SPES - PARIS

Nihil obstat :

Ch. Boulogne
cens. dep.

Parisiis, die 1^a septembris 1945

Imprimatur :

A. Leclerc, v.g.

Parisiis, die 2^a septembris 1945

A

Mademoiselle ROULLIER,

Directrice de l'Ecole Française de Stockholm,
véritable ambassadrice de la pensée française
et catholique en Suède,
l'un des évadés français, pour lesquels
elle fut une « Maman »,

dit

et son admiration et sa reconnaissance.

A tous mes camarades évadés d'Allemagne
en Suède
amicalement.

J. G.

AVANT-PROPOS

« Pages d'évadé », sont extraites d'une petite revue mensuelle française « la Page de l'Amicale » parue en 1943-1944 à Stockholm, et dont le but fut de poursuivre là-haut, en pays nordique, l'œuvre d'entr'aide, d'amitié, d'union, vécue dans les barbelés d'Allemagne.

Les articles, que, sur le désir exprimé par plusieurs de nos amis, nous réunissons en ce petit volume, leur rappelleront peut-être les bons jours que les uns et les autres nous avons passés en l'hospitalière Suède. Nous exprimons à ce magnifique pays notre vive et profonde gratitude. Les autres lecteurs verront dans ces lignes que dans nos cœurs d'évadés français n'a point failli l'Espérance.

L'AUTEUR.

UNE EVASION

Ils étaient quatre — un cultivateur, un mécano, un étudiant, un prêtre.

5 novembre 1942. — Le kommando de représailles, le kommando de misères est tapi dans la dune de Markgrafenheide, sur les bords de la Baltique, face à un terrain d'aviation que longe une ligne de tramway. L'Abbé, faussant compagnie quelque temps à ses gardiens, a emprunté ce tramway durant la pause du déjeuner, pour se rendre compte de la position du wagon signalé. Grande est sa déception. Le wagon à destination de Paris-Pantin n'est plus là. Trop tard. Il est parti. Que faire ? Attendre ? Attendre une autre occasion de s'en aller vers la France ? Mais deux camarades, prévenus le matin même de la présence du wagon pour Paris, devaient inévitablement arriver, avec les premières ombres de la nuit, à la gare de Warnemünde. Ils seraient por-

tés absents à leur kommando distant de 8 kilomètres, et s'ils ne trouvaient pas l'abbé et l'étudiant au rendez-vous qu'allait-il advenir d'eux ? Attendre ? Impossible. Deux wagons sont là, marqués pour la Suède, pays neutre, mais pour nous inconnu. Tant pis ! On peut partir. Il faut partir. Il faut les prendre. On les prendra. D'ailleurs, nous sommes au début de novembre. Les jours froids vont se précipiter, il est grand temps d'essayer notre chance.

Une corvée vient de rentrer au camp. On entend résonner sur la route les pas cadencés, proches, et la porte de la prison est laissée négligemment entr'ouverte. L'abbé — qui est revenu avertir l'étudiant, son ami — sa guenille de soldat recouvrant des vêtements civils, se glisse subrepticement hors du kommando. L'étudiant a suivi. Tous deux, ils se rejoindront plus loin, sous un sapin. Le cœur des fugitifs bat follement. L'abbé et l'étudiant vont vers Warnemünde, causant peu, mais fermes, décidés. Si longtemps ils l'attendaient cette délivrance !!! Ils passent la rivière, la Warno, sur le bac. Point d'accroc. Ils gagnent d'un pas rapide la gare. Ils hésitent à franchir l'entrée. Il y a trop de trafic. L'éclairage est trop fort. Deux prisonniers à cette heure attireraient l'attention.

Tout a réussi jusqu'ici, il ne s'agit pas de tout compromettre à deux pas du wagon désiré. Par

derrière les maisons rouges qui bordent les routes de Rostock, tâtonnant dans l'obscurité et à travers un marécage mal odorant, de la boue jusqu'à mi-genoux, ils parviennent à une petite cachette, à une petite cabane, au beau milieu des wagons en gare. 19 heures, toc toc timide, c'est le signal convenu : 2 coups ! les amis de Marienahé sont là, nous ouvrons. L'inquiétude de leur absence prolongée se dissipe, pour eux aussi, tout s'est bien passé. A l'entour, quelques employés vont, viennent, ne se doutant nullement que là, tout près d'eux, quatre prisonniers français attendent l'heure H. pour pénétrer dans un wagon. S'ils le savaient les cheminots allemands ! la belle capture, la belle prime.

A 1 h. 30 du matin, le trafic cesse, les lumières s'éteignent, une alerte aérienne peut-être ? non, l'extinction normale ? Nous attendons un petit quart d'heure pour agir. Aucun bruit. Décidément c'est le moment, qu'il ne s'agit point de perdre... Nous ouvrons avec précaution la porte de la petite cabane, nuit obscure, pas une étoile « Got mit uns » (Dieu avec nous). Devise des Allemands sur la boucle de leur ceinturons. Ironie ! « Dieu avec nous », oui, avec nous les pauvres prisonniers.

Le mécano et l'abbé se fauflent dans l'ombre. L'abbé a pris la précaution auparavant d'allumer

une cigarette dans la petite cabane à l'abri d'une capote. Ils longent une rame de wagons ; où sont les leurs ? Malmö, Hälsingborg, il est difficile de s'y retrouver. L'abbé aspire la cigarette dans le creux de ses mains, l'approche des étiquettes et le bout rouge lui révèle successivement : Oslo, Copenhague, Malmö ; en voici un, grand wagon, difficile, trop en vue pour y travailler tranquillement. Le mécano et l'abbé reviennent en arrière. Le wagon pour Hälsingborg doit se trouver plus avant dans la gare contre un quai, on y pourra mieux travailler, on se rabat donc sur lui, même opération avec la cigarette et le bout rouge, enfin le voici. L'abbé fait prestement sauter le plomb, tire la porte, examine l'intérieur : 30 cm. d'épaisseur de carrelage recouvert d'une légère couche de paille, on pourra s'y mettre debout. Tout est pour le mieux, pas de temps à perdre, le jour, en effet, va venir et le trafic reprendra d'un moment à l'autre. Les deux autres amis qui dans la petite cabane languissaient d'une mortelle impatience, rejoignent : « allons, les gars, ça y est ! Vite ! » Le mécano, le cultivateur et l'étudiant entrent et de l'intérieur aident l'abbé à fermer la porte, l'abbé alors y accroche l'un des plombs qui lui ont été remis les jours précédents, par les ferrailleurs de Warnemünde ; et, à son tour, pénètre dans le wagon à travers l'étroite fenêtre par où il peut tout de même passer « grâce à sa mai-

greur », tiré par les bras vigoureux des amis. On s'installe pour le mieux, ramenant toute la paille dans un coin, puis on attend confiants en la Providence, en Notre-Dame des Voyageurs « Alea Jacta est » le sort en est jeté. Nous dormons très peu.

6 novembre. — De bonne heure au matin, toc toc contre le wagon, c'est un ami qui vient, un autre abbé du kommando de Markgrafenheide, surprise agréable, nous nous étions entendus : si aucune réponse ne vient du wagon Malmö, nous serons dans le wagon Hälsingborg ; il apporte du jus chaud, Albert, c'est son nom, s'attarde peu par prudence ; lui, il reste. À la gare, le trafic recommence et s'amplifie, journée morne. Nous apercevons des prisonniers au travail, les ferrailleurs. Nous mangeons peu, et la nuit encore vient, sans rien apporter de nouveau ; si. Nous avons cru partir incessamment car dans la soirée un employé a passé, frappant de son marteau de « vérificateur » les roues du wagon. Sans aucun doute, le départ doit être imminent.

7 novembre. — Au matin, Albert nous revient avec du jus chaud ! Le brave Albert ! L'abbé a eu le temps de lui écrire un petit mot donnant des renseignements et détails sur l'aventure, qui peuvent certainement éclairer les amis qui

restent, leur fournir plus de facilités d'opérer eux-mêmes au besoin plus tard. Albert maintenant est parti, le reverrons-nous ? La journée avance. Vers 16 heures le wagon bouge, immense espérance, ça y est, on part ! On regarde furtivement par la fenêtre du wagon, stupéfaction, nous allons vers Arado, usine d'avions, à quelques kilomètres. Va-t-on faire compléter le chargement là-bas, comme il arrive parfois ? Le souvenir nous vient en effet que des compatriotes évadés des environs de Neubrandenburg croyant partir pour la France se sont fait pincer récemment à Arado, leur wagon y étant malheureusement venu pour terminer son chargement. Pareille déception nous attend-elle ?

Notre wagon stoppe, émotion, l'on attend : rien que des chiens policiers qui aboient, la nuit passe, il pleut. On pense à la provision d'eau qui, si l'on tarde encore en route, sera insuffisante. L'abbé passe un journal par la fenêtre, le déploie, dans la nuit obscure, hélas ! il faut attendre deux heures désespérément, la pluie ne tombe pas assez drue et l'abbé s'allonge de nouveau auprès de ses amis.

Dimanche 8 novembre, on va on vient, on travaille à côté, le jour va reparaitre. Encore un autre jour. On voudrait être loin. Vers 7 heures et demie, le train repart ; voici de nouveau War-

nemünde. Tout à l'heure les camarades passeront par là pour se rendre à Marienehé, à leur travail monotone et pénible de captifs et nous, nous roulerons, peut-être vers la liberté... De fait, c'est à la gare du ferry-boat que nous sommes maintenant, Midi 40, du bois résonne en-dessous de nous, aucune doute possible, nous sommes sur le ferry-boat, le « Mecklenburg » dont nous contemplions les jours passés la lourde silhouette glisser sur la mer légèrement ridée par la petite houle. Nous emportera-t-il un jour, nous disions-nous alors ? Le bateau nous emporte aujourd'hui, le rêve devient réalité.

Sans tarder longtemps, voici en effet le bruit des machines qui s'amplifie, l'hélice bat furieusement l'eau, il semble qu'on avance, la mer est calme, on l'entrevoit entre le bas de la dunette et un canot amarré sur le ferry-boat. Mer bénie où tout près sur la plage on s'y baignait le mois passé si souvent, le regard portant rêveusement au large. Le soleil est splendide et joue des lumières sur le sommet de petites vagues, le bateau va, va...

Là-bas, la plage s'étire. A droite, Markgrafenhöhe ! adieu le kommando, adieu les amis. Notre cœur se serre quand même au souvenir de la vie vécue là de longs mois. Misères et joies « s'attachent à notre âme et la forcent d'aimer ». Que Dieu vous garde, chers et pauvres compa-

gnons qui restez là et qui pensez peut-être aussi à nous à cette heure. Quelqu'un parmi vous observe-t-il le « Mecklemburg » fendre l'eau nous emportant ?

Dans le lointain se perd le petit cap où s'élancent vers le ciel clair les sapins vert sombre. Par là il y a 8 jours les prisonniers travaillaient encore à en abattre, puis maintenant plus rien que la mer bleue où passent quelques mouettes au ras de l'eau, le « Danemark », autre navire, nous croise, il va, lui, vers la terre allemande, la terre des captifs. Pour nous, adieu Markgrafenheide, adieu Allemagne !

Le « Mecklemburg » glisse toujours sur la mer calme. Ce calme est-il de bon augure pour la fin de notre aventure ? presque pas de tangage, on n'entend que le ronronnement des machines, quelques matelots qui causent à côté de nous, le soleil baisse ; nous devons approcher de la côte danoise, bientôt en effet apparaissent, un, deux... petits bateaux de pêche aux fines voiles rougeoyant de soleil couchant. 15 h. 5, nous sommes à Gjeser, visite des plombs par la douane. Angoisse. Va-t-on ouvrir le wagon ? NON. Il roule de nouveau. Sur notre gauche, c'est la dune désertique. Plus loin un poste de guetteurs. Des Allemands sans doute, nous ne sommes pas encore sauvés. Notre wagon va se ranger sur la dernière voie à droite, face à quelques riantes petits

châlets à demi enfouis dans la verdure, passerons-nous la nuit ici ? La question de l'eau se pose plus aiguë, devons-nous risquer une sortie nocturne hors du wagon ? frapper à la porte de quelque habitation, demander de l'eau, peut-être tout près se trouve-t-il un robinet ?

Vers 17 heures, notre wagon roule de nouveau. Déjà l'abbé s'endormait, le mécano son compagnon, le réveille. « On part, c'est vrai » et nous devons bien rouler car nous sommes bien secoués. Huit jours après, nos corps porteront encore quelques traces d'écorchures. Nous restons en effet allongés essayant en vain de dormir ou du moins de nous reposer quelque peu.

Nous traversons Copenhague, la capitale danoise ; la gare nous semble vaste avec une suite de colonnades. Vers 9 heures du matin, nous arrivons à Hålsingborg, dernière gare en pays occupé, la gare du ferry-boat pour la Suède. Un beau soleil se lève, heureux présage ? Nous entendons les cloches. De la Suède proche ? Par bonheur nous ne nous sommes attardés nulle part jusqu'ici au Danemark. Un train de matériel allemand vient se ranger contre nous ; on distingue des autos-chenilles, la guerre encore vient par là, des sentinelles allemandes montent la garde tout le long du train, nous faisons peu de bruit et nous ne nous risquons même plus à fumer. De l'autre côté, sur un wagon de mar-

chandises quelque mots français gauchement griffonnés nous font sourire : « Vive de Gaulle ! » Au Danemark ! encore quelqu'un pour sûr qui n'aime pas les Allemands...

La nuit tombe, nous distinguons devant nous les lumières de la Suède, pays neutre, pays heureux, pays libre, que la guerre ne plonge point dans une obscurité de défense passive. Les sirènes de brume donnent toute la nuit qui est froide. On grelotte, on mange quelques gâteaux, pas trop, car nous aurions encore plus soif et il nous reste tout juste quelques gouttes d'eau.

Vers 23 h. 15, nous roulons. Du bois résonne sous notre wagon, c'est le bateau, c'est le ferry-boat. Quelques minutes et nous serons sauvés, hors des griffes allemandes. La Suède est là, proche, toute proche. Au milieu du chenal, on visite les plombs, la douane ! brusquement, éclairage intense. Nous roulons en gare suédoise : Hälsingborg. Il est 2 heures du matin. Arrêt. Nous rencontrons un train de matériel allemand de nouveau, mais cette fois les soldats ne circulent plus, ils se renferment dans leurs autos-chenilles. Est-ce le même que nous avons vu à Hälsingborg et qui nous aurait précédé ou suivi ? En tout cas, plus rien à craindre, nous sommes en Suède... Notre wagon qui est destiné pour Hälsingborg se range contre un quai. Nous discutons pour savoir si on sort immédiatement, les uns sont d'avis

pour attendre au matin. Nous tombons de fatigue. Nous nous reposons donc. Pendant ce temps on médite, que va-t-il se passer ? Pourrons-nous nous rendre sans encombre chez le Consul français ? Nous ne savons même point s'il s'en trouve un ? Pris, serons-nous internés ? Une veille de 11 novembre !!! Vers 6 heures, c'est décidé, nous allons sortir du wagon. Quelques coups d'œil furtifs, inquisiteurs ; personne sur les quais ! c'est le moment ! L'abbé sort par la fenêtre que, dès Warnemünde l'on avait barbouillée de cirage de façon à voir sans être vus. Hop, l'abbé est à terre, il court à la porte, fait sauter prestement le plomb, les camarades de l'intérieur l'aident à pousser la porte. Ils sortent eux aussi ; le mécano veut refermer, replomber le wagon proprement, honnêtement. Alerte. Bruit de pas : c'est un employé qui s'approche. Nous nous précipitons, nous nous cachons sous divers wagons, le mécano s'attarde, voulant parfaire sa besogne, l'employé est là tout près, le mécano avec bruit se plonge sous un wagon à son tour, mais un peu tard. Le cheminot a dû entendre quelque chose, il se baisse, dirige sa lampe électrique sur l'un de nous. Nous sommes découverts. Il « grogne » quelque chose d'incompréhensible. Va-t-on tous se rendre ? eh oui, à quoi bon s'esquiver ! Nous partagerons le même sort, bon ou mauvais, en tout cas, il sera meilleur qu'en Allemagne.

Nous nous présentons donc à l'employé, ahuri du nombre... « France » ! lui criions-nous. Il semble comprendre et se fait amical. Avec forces gestes, il nous rassure. Quelques soldats ! Allemands ? L'un de nous s'en inquiète. Non, ce sont des soldats suédois qui surveillent la gare qui transite les trains allemands. Nous sommes ici en Suède, pays neutre, essaye de nous faire comprendre l'employé. Consul, consul de France, répétons-nous. A la grille, quelques hommes nous regardent. L'un s'approche de nous : un employé de gare aussi. Il parle un allemand convenable. Enfin nous pouvons nous faire comprendre. Ce dernier voudrait nous mener au Consulat. Mais le premier employé tient bon, et finalement c'est à la police que nous allons. Que va-t-on faire de nous ? Stupéfaction : l'accueil est des plus sympathiques, des plus chaleureux. Nous n'en revenons pas ; on nous restaure, on s'occupe de nous, on nous questionne. Le soir, tous quatre évadés nous logeons dans la même cellule. Nous nous lavons, bain, etc... Un vieux gardien s'affaire à qui mieux mieux pour nous procurer ce qu'il nous faut. Une cigarette le récompense de temps à autre de son zèle.

Une Suédoise, qui a vécu quatorze ans à l'hôpital américain de Neuilly, de la police aussi, nous est d'un grand secours. Elle fait interprète et aplatit pour nous toutes difficultés. Un autre policier

ne sait que faire pour être agréable. Vraiment, la Suède est aimable, hospitalière. Nous passons là quelques bons jours. La police, cependant, nous photographie, prend nos empreintes digitales, c'est que nous sommes étrangers. Le consul, finalement avisé, vient nous voir, et le lendemain nous fait habiller de neuf en ville. Nous voilà devenus civils, en magnifique costume. La femme du consul, marseillaise, est venue diriger l'opération, la transformation. Nous nous regardons les uns les autres, méconnaissables. Et pourtant c'est bien nous, en citadins. Entre temps, un pasteur suédois d'Hälsingborg, visitant la prison et apprenant la présence d'un prêtre français, vient le voir. Invitation à dîner du pasteur, mais l'invitation n'aura pas de suite, la police, prudemment, s'y opposant. La dame interprète nous apprend que d'autres camarades de Warnemünde nous ont précédés à Hälsingborg. Ils sont maintenant à Stockholm. On nous montre leurs photos de détenus. Quelles mines fatiguées ! Nous aussi nous ne devons point avoir meilleure figure. Nous aussi, assure-t-on, nous irons à Stockholm, c'est ce que nous confirme le consul de France qui nous a offert une fois habillés un thé chez lui. Un petit drapeau aux couleurs bleu, blanc, rouge flotte sur la table de réception. Douce France ! La France !...

Nous ne partons pas pour Stockholm, dans la

nuits comme prévu. Nous retournons dormir à notre cellule, et c'est le lendemain 14 novembre, à l'heure de midi, que nous prenons le train pour la capitale suédoise. Une photographie, sur les quais de la gare, par le fils du consul, brave jeune homme, et nous partons munis d'un laissez-passer de la police.

Les paysages de petites plaines, de forêts, défilent sous nos yeux. La locomotive, alimentée au bois, nous emporte. De temps à autre, quelques petits villages, quelques fermes dispersées çà et là, des gens qui récoltent des betteraves cultivées sur de vastes étendues. Nous en voyons des wagons pleins dans les petites gares. La nuit est venue. Une distraction, d'un autre genre, est la rencontre dans le train d'un bien brave homme qui marche avec des béquilles. Sachant que nous sommes français, évadés d'Allemagne, il se fait grand ami, nous entraîne au wagon-restaurant, paie tout, offre cigarette sur cigarette, mais on nous a dit de nous méfier, de veiller sur nos paroles. Malgré ses gentillesse, sa francophilie, l'on se tient sur la réserve, car, il semble bien un peu « bu ». Il s'offre à nous guider dans Stockholm, mais nous lui disons que des amis nous attendent à la gare, comme le consul d'Hälsingborg nous l'avait assuré. De toute façon, il se promet de ne pas se séparer de nous sans nous offrir, à l'arrivée, une bonne bouteille de vin rouge. Dommage qu'il soit

légèrement « éméché », car il se fait encombrant. Déjà ses « God save the King », « Marseillaise » au wagon-restaurant, avaient quelque peu attiré l'attention sur notre groupe. Comment s'en débarrasser sans le froisser ? Nous insistons que des amis sont là, bientôt à nous attendre, déclinons l'offre de la bouteille de vin rouge ; alors en désespoir de cause, il nous invite à déjeuner, pour samedi prochain, dans un restaurant de Stockholm. Nous ne donnons pas de ferme assurance. « Si nous n'y sommes pas pour une heure ... ! »

Brusquement, voici Stockholm. Nous descendons. Sur le quai, exclamations ! Ce sont des amis, évadés comme nous, prévenus de notre arrivée, qui se précipitent vers nous. Allégresse ! Délire ! Le camarade « à la béquille » nous regarde. Nous profitons pour prendre congé de lui, le remercions... « A samedi », insiste-t-il avec un ton de prière. Et l'ami de rencontre se perd dans la foule... Nous suivons, nous, nos compatriotes joyeusement retrouvés.



FLANERIE

...Et commence une année nouvelle de l'ère chrétienne ! J'errais, l'autre soir, dans le dédale fiévreux de Stockholm-sud. « Slussen », rond-point où convergent les trams et les bus. Beaucoup de gens, tous vêtus différemment et de tous âges. Les uns allaient d'un pas précipité, on croirait inquiet. Les autres attendaient... attendaient... une lune déjà haute dans un ciel constellé mais froid et qui promet chaque jour aux skieurs la neige. Plusieurs, statues immobiles, figés sur un pavé luisant d'humidité, semblaient poursuivre d'un regard vague quelque chose, on ne saurait dire au juste quoi, quelque chose d'imprécis, d'insaisissable, toujours proche et toujours lointain... comme la petite volute de fumée qui tournoie, capricieuse, au-dessus de la pipe.

Les soirs sont longs... soirs de janvier, mois nouveau comme une aurore, et pourtant mensonge ! Le temps va son cours. Aube factice sur les événements tragiques qui ont pour théâtre « la boule dont l'eau occupe, bien à tort, les trois quarts », soupire Paul Morand.

C'est le 20 septembre 1766, c'est-à-dire aujourd'hui, que notre contemporain Voltaire écrit : « Comptez que le monde est un grand naufrage et que la devise des hommes est « sauve-qui-peut ».

Je me souvenais alors être entré, un autre soir, pas très différent, dans le petit musée, si salement jaune, perdu dans les bâtisses avoisinantes. Vieilles choses, vieilles ruines. Là se cache, discret, un berceau... une vraie crèche de Noël, dans sa pauvreté nue, sans artifice... la première église catholique de Stockholm après la Réforme.

Plus loin, sur un mur, un tableau gauche, un tableau-écolier de Kunsgatan d'autrefois, un autrefois d'il n'y a pas longtemps : une grand'route crévassée, quelques maisons trapues, une charrette aux roues criardes, paysannerie. Cinquante ans plus tard seulement ; et, nouveau tableau : vaste rue, deux grandes tours avec pavillon haut, façades en sourire, élégance, grouillement d'humains.

Divers changements qui incitent l'étranger, l'évadé, qui sort, encore ébahi par le succès, de sa cabane de planches voisine d'une croix gammée, à apprécier le progrès moderne... ou la dévastation.

Evolution saine des esprits ! Idéal ! Entente cordiale ! Compréhension entre humains !... Paix sereine !... Peut-être rien.

« La beauté affreuse de notre époque, c'est que les races se sont mêlées sans se comprendre, ni avoir eu le temps de se connaître et d'apprendre à se supporter. On est arrivé à construire des locomotives qui vont plus vite que les idées...

L'avenir !

Le monde futur !...

« Qui se doute, sauf les techniciens de l'exil, qu'il faudra des centaines d'années, toute une éducation, des saints, des martyrs, pour que des individus ordinaires puissent vivre en commun !... »

Slussen ! Petit carrefour d'un petit monde !

...Et commence une année nouvelle de l'ère chrétienne !

Janvier,

IL NEIGE

Il neige !...

Ils tombent, innombrables, les petits flocons blancs !...

A travers les carreaux embués par la tiédeur de ma chambre, je regarde au dehors.

Ils tombent, innombrables, les petits flocons blancs !...

Quelques-uns, avec nonchalance, viennent se poser, tout doux, dans un bruit muet, sur le bord de ma fenêtre, et, lentement, tissent une frange de petites fleurs d'argent... une frange d'hiver.

Qu'ils sont drôles !

Les autres continuent la sarabande, tournent, tournent, dans un sempiternel jeu de cache-cache...

Trois malheureux pigeons, rentrés dans leurs plumes, ont froid dans la fenêtre de la maison d'en face !... Ils rêvent, engourdis, immobiles...

Et les flocons blancs tournent, tournent, jolis, gracieux, narquois.

★★

Il neige... en Russie.

« Il neigeait » ! Campagne napoléonienne !

Une plaine blanche, une autre plaine blanche...
encore une autre plaine blanche !

« Il neigeait » ! Moscou ?... Waterloo, oui, bientôt.

Il neige aujourd'hui comme hier. Les soldats
des deux grandes armées combattent, dit la radio,
dans la neige jusqu'aux genoux...

Ils ont froid, l'un des adversaires tout au moins.
Le climat, et aussi la défaite implacable. L'Allemand
tremble, recule.

Il neige, il neige sur sa flamme guerrière qui
s'éteint.

Campagne hitlérienne. Moscou ?... Waterloo,
oui, bientôt.

Le gaillard russe est toujours là, comme jadis.
La Grande Armée. La vraie.

« Il neigeait » !

Il neige.

Dans les flocons blancs qui tournent, tournent
dans un sempiternel jeu de cache-cache, ils avancent,
ils courent, ils galopent, les cosaques. Ils se
jouent dans « le terrible vent du nord ».

Des monts du Caucase déferle une avalanche.
Elle roule, elle écrase, elle passe... Ukraine... Pologne...

Ils s'échauffent, les rouges, au feu de leur victoire
proche.

« Les rouges » eux ? Et les autres donc !

★★

Il neige... en France.

Il neige, là-bas, chez nous.

La froidure ajoute à la misère, à la faim.

Les flocons blancs tournent, tournent, jolis, gracieux.

La manne !...

Un peuple heureux en fut jadis gâté.

Il neige sur nos villes, sur nos bourgs, sur nos
maisons, hélas, de méchantes bombes rouges,
étrennes terribles, sanglantes, dans le pur matin
de l'année.

Et, peut-être, — nous ne le comprenons pas, —
peut-être le faut-il ce cadeau, cette manne, pour
hâter l'autre, la vraie manne, le pain sauveur, la
liberté, l'indépendance.

Il neige des bombes rouges !... Mes pauvres
frères ! Ma « douce France » ! Ma petite Bretagne !

Il neige, là-bas, chez nous.

★★

Il neige... en Suède.

Ils tombent, innombrables, les petits flocons
blancs...

La manne des skieurs ! Gosses et grands s'en donnent à cœur joie dans un pays sans guerre, dans un pays sans maux... On mange.

Il neige à Stockholm.

De petits flocons blancs, sur ma fenêtre.

J'imagine follement qu'une fée de conte, de sa baguette magique, les changera volontiers demain, à mon réveil, en petits sous blancs. Que de gâteries, de chauds sourires, je porterai alors à mes frères de France, à mes frères évadés, qu'on trouve, il ne se passe point de semaine, malades dans les divers hôpitaux de la ville...

Malades !

Tristes d'ennui, solitaires, dans les grandes salles peuplées qui sentent le remède...

« L'exilé partout est seul. »

★★

Ils tombent, innombrables, les petits flocons blancs, jolis, gracieux...

Quelques-uns avec nonchalance, viennent se poser, tout doux, dans un bruit muet, sur le bord de ma fenêtre...

Il neige !

De petits flocons blancs !

Petites fleurs d'argent !...

Il neige.

Février.

LUEURS DANS LA NUIT

« Borné dans sa nature, infini dans ses vœux
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des
cieux... soupirait, mélancolique, le poète dans
une... élévation.

★★

La nuit drape Stockholm... une nuit fraîche
comme le premier contact avec le lit les soirs de
mars, quand on s'y coule...
une nuit agréablement ourlée d'étoiles, de belles
étoiles d'or,

en haut, sur nos têtes,
en bas, dans la cité que piquent, légers, aériens,
mille feux électriques.

Vrai ! Qui de vous jamais, un instant, très court
instant, n'a levé les yeux, avide de réponse, l'âme
assoiffée peut-être d'un oui brutal, vers « le si-
lence... de ces espaces infinis » !

Il vient une heure, un âge dans la vie... dans
toute vie... où l'inquiétude de l'Au-delà tenaille
l'homme... l'homme qui est un homme... si em-
porté soit-il par le tourbillon affolant de ses occu-

pations journalières. Il mûrit, il vieillit, et, le pauvre, il le sent, il va passer...

Souvent, une lueur étrange, raie, illumine, poétise les belles nuits nordiques.

En l'âme songeuse, tourmentée, pleine de ténèbres, du passant de ce monde — et nous en sommes tous là, — de l'homme qui est un homme, ô Dieu, lève une lueur...

dans la nuit fraîche, agréablement ourlée d'étoiles, de belles étoiles d'or

lève une lueur pacifiante.

★★

Des nuits, de ces nuits d'une autre obscurité, atrocement noires... et que l'ironie du langage commun appelle... « blanches »...

Ç'a été notre lot déprimant en Allemagne.

Etirés sur un grabat de misère, amaigris de corps et d'âme, nous en avons cherché, des lueurs, nous en avons médité des moyens, des espoirs vains de fuite...

dans la nuit...

Et pourtant les nuits noires,

autour de nous,

tout près de nous,

sur nous,

ont brillé... et même flambé...

mais flambé de rouges, d'hallucinants incendies !... Stettin, Hambourg, Rostock...

Nous avons sauté bas de nos planches, pleins de désir fou... eh ! pas si fou... Vite, mais vite donc ! Que ça brûle...

Toutes, toutes leurs villes !... Dieu que je suis méchant !

Et Stettin, et Hambourg, et Rostock... ont flambé comme des torches.

Elles se sont éteintes dans leurs cendres.

Lueurs d'Allemagne !

Et nous nous sommes allongés une fois encore sur nos planches de lit ;

Prisonniers au sourire un peu plus moqueur, nous sommes rentrés dans la nuit,

une nuit fraîche, agréablement ourlée d'étoiles, de belles étoiles d'or.

★★

Une nuit pourtant,

une nuit fraîche, agréablement ourlée d'étoiles, de belles étoiles d'or

rompant avec l'attente de ce qui ne venait pas...

la Patrie... nous avons pu fuir. Nous nous sommes évadés vers... reconnaissons-le aujourd'hui...

vers une autre patrie...

nous avons,

une nuit,

une nuit fraîche agréablement ourlée d'étoiles, de belles étoiles d'or

vu surgir en face de nous
des lueurs non point rouges de guerre sauvage,
mais claires de vie paisible...

Lueurs de Suède !

Je longuais, l'autre jour, un petit parc enneigé
qui borde Upplansgatan. Des moineaux piaillaient, goulus, sur un panier à grain... Nous fûmes moineaux à cette heure de liberté proche, aveuglante. Nous piaillions de joie, étourdiment.

Moineaux nous étions, mais moineaux sans ailes, et trop gros pour passer à travers d'insolents barreaux...

Rrr... La porte de la cage s'ouvrit...

L'homme est né bon (pas tous)

Un méchant ?

Un employé suédois, ahuri et pour cause.

Sourire. Bienvenue.

Lueur,

Dans la nuit,
dans la nuit fraîche, agréablement ourlée d'étoiles, de belles étoiles d'or.

Une nuit,

Une nuit fraîche, agréablement ourlée d'étoiles, de belles étoiles d'or...

Stockholm !

Sur le quai de la gare de la grande cité inconnue, des cris... des amis.

Des lueurs !

On nous a conduits alors par le dédale des rues, que piquent, légers, aériens, mille feux électriques (O les lumières d'avant-guerre, chez nous !) non point vers un quelconque restaurant, mais, délicate attention, vers le pays, vers l'Ecole française.

Quelle lueur ! Quel embrasement ! Dirai-je quel embrasement !

La vie, hélas ! est un « perpétuel combat ».

Il nous faut, maintenant, lutter avec les difficultés ardues de la nouvelle existence... chercher emploi, gagne-pain... provisoire.

cependant que nos frères continuent la lutte là-bas, invariablement, contre les forces malfaisantes qui encombrant notre malheureux pays.

Ces mêmes forces contre lesquelles hier encore nous nous battions.

presque sans armes,
mais le cœur trempé comme l'acier,
dans le jour et dans la nuit,
dans la nuit tiède,

...et dans la nuit fraîche, agréablement ourlée d'étoiles, de belles étoiles d'or.

★★

Il fait nuit à l'heure où j'écris ces lignes,
une nuit fraîche, agréablement ourlée d'étoiles,
de belles étoiles d'or.

sur la terre
et sur les hommes.

Une lueur étrange flotte, s'étire sur un coin de ciel.

L'autre, mais l'autre lueur, la lueur tant espérée du globe, où s'épanouit « l'abomination de la désolation »...

la paix,
jaillira-t-elle, fusera-t-elle donc un jour,
et sereine, et génératrice de concorde entre tous... tous... et laissant la haine à d'autres... à d'autres planètes ?

O Dieu,
lève sur notre exil... lève sur l'univers, sur le chaos sanglant du monde,
lève une vaste lueur de paix bénie
dans la nuit,
dans la nuit fraîche, agréablement ourlée d'étoiles, de belles étoiles d'or.

★★

« Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme... »

L'homme qui est un homme !

Mars.

EN PASSANT PAR TEMPO...

Tempo !

Tempore paschali !

Tournez : En passant par « Tempo le jour de Pâques » !... Et prenez le mot « jour » dans le sens le plus large, sans aller toutefois jusqu'à la signification... biblique ! J'y suis passé dans l'une des veilles !

Jeu de mots bizarre !... Peut-être !

★★

Kungsgatan ! C'est un titre de film qui attirait récemment encore dans les cinémas de Stockholm !... Pas la peine que j'insiste !... Kungsgatan ! C'est aussi la « rue royale » où se heurte la foule bigarrée, cosmopolite, le long de luxueux magasins !...

Tempo ! (Rassurez-vous, je ne suis point payé pour en faire la réclame !)

C'est le nom de l'un d'entre eux qui expose avec tant de grâce tentatrice les richesses de ses devantures.

Je n'entre pas souvent dans ce magasin. Mais quelquefois tout de même il m'arrive d'y pénétrer pour effectuer divers petits achats, petits comme la petite bourse de l'évadé, — papier à lettre par exemple pour vous écrire..

Cet après-midi, ce bel après-midi d'avril naissant, j'y suis entré, mais en curieux... C'est un péché mignon que la curiosité, et pas toujours défendu !... Entendons-nous !

Tempo !

Tempore paschali !

Œufs de Pâques !... Une abondance !... Une foison !... Une variété !...

Il y en a de petits !... Il y en a de gros, d'énormes !...

Il y en a de modestes !... Il y en a de fleuris, d'enrubannés !...

Il y en a de verts, de jaunés... Il y en a de bleus, de blancs, de rouges... couleurs de France !

Pauvres devantures, hélas ! aujourd'hui, là-bas, chez nous !

Vides !... Affreusement vides !

★★

Tempo !

Tempore paschali !

Pâques est là, proche... très proche !...

Et tout à coup, apparaissent jusque dans les moindres magasins les œufs traditionnels !

Pourquoi ? Mystère. Eh ! non pas mystère !...

Je laisse aux érudits leurs savantes explications sur cette antique et charmante coutume. Je prendrai bien simplement la mienne dans la nature...

Sortons, voulez-vous : un soleil printanier invite à la flânerie !... Faisons une agreste promenade hors de Stockholm, oh ! pas loin...

...Un pré !... Observez ! Curieusement... (Pas un péché.)

« Tout le long du sapin nordique gicle, ruisselle une sève tout l'hiver contenue !

Clac !... Les chatons d'un saule explosent avec un bruit sec de gifles dans l'air calme !

Quelques pâquerettes épioient, hésitantes, leurs grâces collerettes dans le gazon encore froid qui se colore d'un vert hardi !

Sur la branche d'un noisetier voisin qui, de la secousse imperceptible, laisse choir la fine poussière jaune de ses fleurs, un merle se pose et siffle à perdre haleine, siffle... siffle sa joie du renouveau...

C'est la reviviscence ! Toute une résurrection des choses !

Bientôt, demain... aujourd'hui, ce merle tresse amoureusement son nid, y dépose ses jolis œufs nacrés, tachetés de noir...

Des petits vont en sortir !...

La vie !

Alleluia !

★★

Tempo !

Tempore paschali !

Œufs de Pâques !... Jolis, mignons œufs de Pâques !

L'élégant magasin s'adapté au temps.

L'église aussi, j'oserai dire...

Le cycle liturgique tourne... tourne...

Noël !... Carême !... Pâques !...

Vous ne vous effaroucherez certes point, amis, si, prêtre, dans l'évadé, je me risque à vous en toucher religieusement un mot bref, très bref...

Pâques !... La plus grande fête de l'année ! La fête du printemps ! La fête de la Vie !

« Il était une fois... ainsi commencent les contes qui charmaient tant nos imaginations d'enfants...

« Il était une fois... ceci n'est pas un conte, ceci n'est pas un « poisson d'avril », mais la pure vérité historique... trois femmes qui cheminaient, pensives, sur une route poussiéreuse de Palestine... Elles allaient, la tête bien basse, vers le Tombeau où gisaient enfermés, évanouis, morts, tous leurs espoirs.

Elles approchent !

Stupeur !...

Il est ouvert !... La pierre a roulé !...

Le Maître du Monde le Maître de la Vie en est sorti « le troisième jour comme Il l'avait dit ».

Printemps de Pâques ! Printemps des choses !

Printemps de l'église !... Aurore !...

Tempore paschali !

Résurrection de l'Homme-Dieu !

Préfiguration de la nôtre !...

...de la patrie !... oui !...

Œufs bleus, œufs blancs, œufs rouges !...

...de nos corps... oui... plus tard, au dernier jour du Monde certainement.

...mais de nos âmes enténébrées, froides, mortes peut-être à la piété dans l'emportement des préoccupations matérielles de chaque jour... de nos âmes... aujourd'hui... demain... d'abord, demain, dimanche 9 avril... si vous voulez.

Le merle, innocemment, sur la branche qui bourgeoise, siffle son « Alleluia ».

Et nous ?...

Nous nous évaderons bien, une fois encore, mais d'une évasion autre, de cet autre tombeau où gisent nos âmes lourdes de défaillances... je n'oserai dire déflections, encore, moins péchés... et pourtant !... aigries peut-être d'amertumes... fatiguées du poids d'un exil... qui dure.

Nous chanterons l'Alleluia, l'Alleluia de l'Espérance,

demain dimanche de Pâques,

Écoutant vibrer les cloches de Suède
et pensant aux cloches de la « douce France »,
cloches des villes, cloches des campagnes, cloches
des vallons,
cloches des sommets... toutes voilées d'une joie
triste !

Au printemps prochain, nous les entendrons de
nouveau, oui, sonner librement, carillonner éper-
dûment,
dans un ciel de paix,
des Pâques triomphantes, des Pâques de gloire,
des Pâques bénies,
à l'unisson de nos âmes,
à l'unisson de nos chants...
nos cloches de la « douce, très douce France » !

★★

Tempo !
Tempore paschali !
Résurrection des choses ! Résurrection des
âmes !... Résurrection de la Patrie !
Œufs bleus, œufs blancs, œufs rouges.
En passant par Tempo le « jour » de Pâques...
dans l'une des veilles !

Avril.

JEANNE « LA BONNE LORRAINE »

Voici venir le joli mois de mai ;
que parfument les fleurs,
que chantent les poètes...
Mai, le mois, pour les chrétiens, de la Vierge
Marie,
aussi, pour tous les patriotes, chrétiens ou non, de
l'autre vierge, de Jeanne la bergère, de Jeanne la
guerrière.
Sa fête, au calendrier de France, se solennise,
cette année, le 14 mai.
La fête nationale de Jeanne d'Arc, la fête de la
« Bonne Lorraine », patronne de « douce France »
en péril !
Domrémy !... Vaucouleurs !... Deux tableaux !
Deux mystères, que je vous invite à repenser, au
jour du 14 mai, pour fortifier, si besoin était, votre
optimisme, votre espérance.

★★

Domrémy !...

A travers les prés fleuris, la gente pastourelle conduit, presse ses moutons, la bonne Lorraine, d'une innocente caresse.

Dans le calme du crépuscule, l'alouette... l'alouette du casque gaulois !... là-haut, en la nue mordorée, où s'allument les premières étoiles, plane, jetté son joyeux tireli, avant de redescendre à son nid au milieu des blés verts.

Jeanne conduit, presse ses moutons, la bonne Lorraine, d'une innocente caresse.

Elle chante une chanson naïve, une chanson du terroir. Elle chante pour ses moutons qui brouettent, déchirent l'herbe sèchement, accompagnent discret.

Elle chante pour elle,

Il se fait tard. L'heure du retour.

Sous les ombrages du Bois-Chenu, la bergère et ses moutons s'attardent... passent... La gente pastourelle écoute mourir dans les branches un dernier écho des entretiens mystérieux qui ne sont pas de la terre... Saint Michel, Sainte Marguerite, Sainte Catherine !...

Un parfum léger de paradis flotte encore alentour. O toi fier sceptique, ô toi fol incroyant, secoue, si tu veux, la tête.

Les « Voix » ! Le message, qui tant trouble la petite bergère !

Jeanne conduit, presse ses moutons, la bonne Lorraine, d'une innocente caresse.

Du clocher de la rustique église natale, voici qu'arrivent, portées sur la brise, les premières notes de l'angélus nocturne. La pastourelle s'arrête, se signe. Les moutons, dociles, eux-mêmes, n'avancent plus. Ils lèvent la tête, hument pieusement l'air à cette musicale prière qui se répand divinement dans la campagne avec l'ombre...

« Ave Maria » !... « Ave Johanna » ! Comment cela aussi se fera-t-il ? Je ne suis qu'une obscure et timide paysanne, une pauvre fille du peuple. » Jeanne conduit, presse ses moutons, la bonne Lorraine, d'une innocente caresse.

Elle referme sur eux la porte grinçante, vermoulue, du bercail, sur elle, la porte du logis familial. Le père, la mère d'Arc, dans un coin, à voix très basse, parlent de « grande pitié au royaume de France ».

Le rouet de Jeanne la bergère, bientôt Jeanne la guerrière, tourne, tourne plus vite, chante en la nuit couleur de deuil.

★★

Un jour... un jour... Adieu, les moutons, adieu les prés fleuris, adieu le Bois-Chenu !...

Vaucouleurs !...

Cliquetis d'armes !

A la poterne du fier château du sire de Beaudricourt, toc-toc !...

« De par Dieu je viens... »

Une toute jeune fille ! O dérision !... Moqueries ! Sarcasmes !...

Gente pastourelle, allez, retournez là-bas à vos moutons. Ce n'est point ici votre place au milieu des soldats.

« De par Dieu... » Eh ! qui sait ? Peut-être...

La bergère a revêtu l'armure.

Elle déploie au vent l'étendard de sa patrie et de sa foi.

Et... l'étonnante chevauchée commence.

Jeanne conduit, entraîne ses frères d'armes, plus doux déjà que ses moutons, la bonne Lorraine, de par le Ciel.

Flotte, petit drapeau, flotte...

Il vole de ville à ville, de clocher à clocher.

Chinon, Patay, Beaugency, Les Tourelles... Epopée sans pareille.

Reims ! A l'autel du sacre, l'étendard se dresse à l'honneur.

Mais toutes les pensées de Jeanne s'échappent de cette cathédrale vers l'humble église natale là-bas.

La bergère écoute. Les « Voix ».

L'angélus... « Ave Johanna » ! Je vous salue, Jeanne. »

Les moutons ?...

Jamais plus.

Compiègne. Hélas ! Trahison. Dans le lointain, déjà, Rouen, la place du Vieux Marché, le bûcher. O Victime très pure de la Résistance française ! Qu'importe.

L'élan est donné.

Sus à l'envahisseur ! L'âme de la grande combattante, l'âme de la Sainte a passé dans les soldats. La gloire s'est accrochée aux armes. L'ennemi sera bouté hors de France.

Non. Les Voix n'ont pas trompé.

O toi, fier sceptique, ô toi fol incroyant, secoue, si tu veux, la tête.

La gente pastourelle de Domrémy conduit, entraîne ses frères d'armes, la bonne Lorraine, hier... aujourd'hui...

Entendez la sonnerie guerrière qu'apportent de là-bas, à travers « la porte de France », les ondes à votre radio : « Ils n'auront pas l'Alsace et la Lorraine !... »

Les Voix !

Ta Voix, ô Jeanne, ô France, qui n'aura pas trompé.

★★

Voici venir le joli mois de Mai,
que parfument les fleurs...
Mais, le mois de la Vierge Marie,

aussi de l'autre vierge, de Jeanne la bergère, de
Jeanne la guerrière.
de Jeanne la « Bonne Lorraine ».

Mai.

SUR UN COUP DE TELEPHONE...

— « Allo ! c'est Monsieur l'Abbé ? »

« C'est lui-même. »

— « Vous ne me connaissez sans doute point. Je
suis Mme H... Nous voudrions offrir à un évadé,
de préférence à un malade, quinze jours, trois
semaines de vacances dans le Värmland. Nous
serions très heureux s'il savait jouer seulement
un peu de tennis... »

Sympathique proposition parmi quelques au-
tres semblables. Merci, charmante Madame. Et
enchanté, l'ami bénéficiaire qui va se trouver
pour quelques jours capitaliste, sinon en argent,
du moins en air pur point à dédaigner.

Ce coup de téléphone m'a rappelé brutalement
que sont déjà les vacances, les « grandes vacan-
ces », comme disent les petits enfants de France.

Que d'évocations contenues dans ces deux mots !
Le soleil ardent, la senteur enivrante des pins,
l'odeur marine... le précaire bonheur d'un temps.
On n'a point tort tout à fait de mettre un peu de
baume, un peu d'oubli sur la réalité lancinante.

« Vivent les vacances,
A bas les pénitences... »

hurle l'écolier en claquant la porte sur le dernier jour de sa sagesse laborieuse... fredonnent aussi d'autres plus en âge, l'évadé, par exemple, loin aujourd'hui des « pénitences germaniques ». Lisez, vous qui parlez le suédois, le récent livre de Fernand Boutier « Fangenskap, 1940-1943 », et vous saurez que ce n'étaient point là-bas les coups de règle sur les doigts, mais bien, autrement plus douloureux, les coups de crosse sur le dos et assénés sans raison aucune. « Pénitence » ne serait donc pas encore le vrai mot. « Barbarie » !

« Vivent les vacances... »

notre séjour en Suède, veux-je dire, qui se prolonge « un peu, beaucoup, passionnément... » Arrêtez ! Ne touchez pas plus avant les jolies pétales de l'innocente marguerite des prés.

Détente ensoleillée, plus vraie encore en ce matin radieux qui emporte tout le monde autour de nous.

Trains, bateaux sont bondés de partants, aujourd'hui, c'est curieux, plus criards. Il n'appartient peut-être qu'au luxe de pouvoir changer ainsi de domicile pour quelques semaines, pour quelques mois. Les gosses sont ravis, les jeunes sourient du plaisir à venir, les plus vieux revivent l'enthousiasme de leurs vingt ans. Ils feront, tous, des châteaux dans le sable. On prendra des bains, on y noiera les soucis, les inquiétudes du présent, et même du lendemain...

...en ce clair mois de juin.

Pour nous, les évadés, les rescapés de la tragique, de l'affolante aventure de juin 1940, ce mois d'été demeure troublant anniversaire... Champs du Nord, champs de l'Est, champs même du Centre, — nous les revoyons, — une verdure ensanglantée du crime, de l'inhumain !... N'oublions pas.

Et le même soleil darde ses rayons lumineux, ses rayons brûlants sur notre exil léger, sur notre exil nordique !...

Nous ne sommes point parmi les riches de l'heure. Non. Mais pour plusieurs la location, l'achat même, avec leurs maigres économies, — ne jetez pas la pierre, — d'une luisante bicyclette n'est pas pour effrayer.

Allez, fuyez, amis, par les routes poudreuses, à travers les champs suédois qu'émaillent les mille fleurs variées du printemps. Aucune n'est rouge de sang.

Roulez, roulez l'aventure, joyeusement, l'aventure d'un jour sereinement estival.

Vacances d'enfants !

Vacances d'hommes, qui redeviennent amoureuxment jeunes !

Pique-nique, Tennis, Canotage...

Tous les plaisirs y sont, dans les vacances.

Sur l'archipel moiré de Stockholm papillonnent les yachts, « les ailes qui flottent ». D'autres ailes, plus frêles, mais plus rapides, y jouent, les mouettes, aux yeux perçants, qui suivent parfois, légères, le « tor-båt », quémendant aux passagers amusés une gâterie, qui ne se refuse.

Et là-bas, loin, très loin, par delà l'horizon, les enfants de chez nous qui n'ont pas assez de pain !

Vous avez entendu parler, certainement de Société protectrice des animaux.

Elle existe. Et la Société protectrice des hommes, pour quand sera-ce, Grands Dieux ! Leurre, utopie de l'avenir ?...

« Vivent les vacances,
A bas les pénitences. »

Triste, l'homme qui doit rester attelé à son travail, à son bureau de ville, étouffant de chaleur, et toi, cher frère évadé, à Norma ou ailleurs, à tes sales assiettes.

Sois heureux, va : gai quand même, plein de soleil intérieur.

Il est d'autres... un Autre surtout, qui ne bougera pas de son domicile. N'aie donc rancœur. Tu devines. Y songes-tu quelquefois vraiment ? C'est Dieu, dans la silencieuse église. Dieu, l'infiniment

grand, l'infiniment bon. Remercie-le avec moi, ami évadé — nous sommes certes infiniment petits, — remercions-le pour nos « grandes vacances » de Suède, pour notre ciel bleu. échappés que nous sommes de l'enfer... du « baigne teutonique » !

Oh ! Pour tous les captifs, pour tous les déportés, pour tous les « occupés » ;

Pour tous les enfants, pour toutes les femmes, pour tous les hommes...

de France « la douce »

« Vivent les vacances,
A bas les pénitences. »

Bientôt.

Juin.

A SOLSIDAN

« Petite maison blanche,
Au bord de l'océan,
Où sont les beaux dimanches ...? »

C'est une chanson, rien qu'une chanson. Elle avait grande vogue dans les kommandos de la région de Rostock. A chaque fête, elle avait le don exquis de nous ravigoter pour huit jours au moins... La chanson nous retrempait dans le mépris de l'oppresseur. Vous la fredonnez peut-être toujours là-bas dans vos barbelés, ô pauvres et vaillants frères, et sans doute plus que jamais en ces temps où monte vers vous l'Aurore Libératrice...

★★

« Petite maison blanche... »

C'est une grande maison qui abrite aujourd'hui mes vacances paresseuses, une grande maison rouge, sise au bord de l'eau. A Solsidan. Une vigne sauvage y grimpe, abondante, à l'assaut du toit de tuiles, y fait des tour et détours capricieux.

Devant, presque à l'entrée, s'étire une bordure, un ruban de roses. L'ensemble forme un vrai bouquet, un gros massif odorant... au parfum de Suède.

En face, un petit bois, où se cache à demi une autre maison, rouge aussi. Une jeunesse danoise, échouée là, a repris goût à la vie, en attendant de regagner le pays, elle me remet en mémoire que moi aussi je suis un réfugié, et que leur sort est mon sort...

Un pont de bois, rouge encore, relie les deux rives de l'étroit bras de mer. Toutes ces pittoresques rougeurs ajoutent au charme du « vert », — le bon —. Une poésie intense étreint le paysage. Un vent léger repose, endort, mais emporte au hasard, aérienne, votre pensée. Quelques hirondelles, actives, glissent, rasent le miroir de l'eau, happent prestement la pâture de leurs petits... « Struggle for life... », la lutte pour la vie ! Darwin, Lamarck, vous philosophiez !...

★★

« Petite maison blanche... »

En restera-t-il quelque chose, là-bas ? Tout autour c'est la lutte, la lutte pour la vie, lutte ardente, amère, enflée de rancœurs, lutte violente pour l'idéal, pour la reconquête de ton patrimoine, ô France.

Les feuilles d'un grand sapin susurrent vaguement au-dessus de ma tête. Ma pensée erre, retourne là-bas, à d'autres bruits, au sifflement de la mitraille, à l'explosion des bombes, à l'écroulement lugubre des maisons... au chaos terrifiant.

Et pourtant une joie immense m'inonde l'âme. Les Alliés sont en Normandie. Ils sont en Bretagne. Ils vont être à Paris. Ils sont à Paris. Le jour de gloire est arrivé.

PARIS ! Paris, la capitale ! Paris, la Ville Lumière ! Le Paris des riches ! Le Paris des humbles ! Le Paris artistique, le Paris misérable... PARIS, le Tout-Paris, le cœur de la France ! qui saigne encore !

Hitler le cynique, Hitler l'insolent a failli passer, trépasser veux-je dire. Il a échappé à la bombe, miraculeusement, chantent sur commande les journaux du Reich. Il est peut-être heureux qu'il en soit ainsi. Le châtiment eût été trop mesquin, trop simple.

★★

« Petite maison blanche... »

Un enthousiasme indescriptible éclate dans les régions délivrées, ...cependant que le soir, un soir nordique, majestueux, descend, ouate lentement, paisiblement, ma grande maison amie de Solsi-

dan. Un reste de soleil, avec superbe, nargue les ombres, dans un spasme triomphal. L'horizon est devenu une soie légère où passent, courent, s'entremêlent, suavement, des tons bleus, des tons blancs, des tons rouges... La France est présente, vivante à mon esprit. La brise qui joue dans le parc, fait frissonner les grands arbres. On croirait que les feuilles se sont toutes transformées en petites, en fines clochettes de victoire, sous la baguette invisible d'une fée bienveillante... Le vent aussi s'est peut-être levé plus fort ?... Non. C'est la sonnerie lointaine des tours de Notre-Dame en liesse que perçoivent mes oreilles. Ce sont les pas des Alliés, des heureux soldats français qui martèlent l'avenue qui conduit à l'Arc-de-Triomphe, dans le délire de la foule.

« Allons enfants de la Patrie... »

La résurrection, l'apothéose jaillit de partout. Les ruines ! On n'y pense plus. Et pourtant des ruines, certes, il y en a. Mais le Chef du Gouvernement provisoire de la République a récemment déclaré qu'elles seront relevées, et bien, et toutes, par l'ennemi lui-même, la pioche, la truelle à la main, et la mitraillette, juste ironie, en celle des opprimés d'aujourd'hui, d'hier. Le général de Gaulle l'exige impérieusement, et toute la France avec lui.

Au faite des églises, au faites des cathédrales des contrées libérées, le coq gaulois jette de nouveau

à l'entour un cocorico sonore, un cocorico d'allégresse, et nos trois couleurs se déploient, se déroulent, libres, larges, fières, au souffle de l'idéal invincible au vent du patriotisme ardent, du patriotisme infailible...

★★

Une douce fraîcheur m'éveille de mon assoupissement, de ma somnolence. J'en ai regret. La nuit est sur moi depuis déjà quelque temps. Je me retrouve non point encore, hélas, à Paris, non point en Bretagne, mais à Solsidan, en Suède, toujours pauvre réfugié. Dans une grande maison rouge, où mon esprit n'est point. Cordiale délicate hospitalité assurément, bons amis suédois, mais vite, vite,

« la petite maison blanche »,
la Patrie, ...n'est-ce pas, vous tous, mes camarades évadés !

« Petite maison blanche,

Au bord de l'océan...

Notre exil se prolonge... »

Et pourtant le jour, le grand jour de gloire est arrivé.

Paris ! Paris !

Bretagne !

Septembre.

Oh la dernière feuille d'automne !...
Victor Hugo en fait le titre mélancolique d'un
livre guère, ma foi, très triste. Dans la saison de
mort, il cueille volontiers le bouquet de joies, le
bouquet d'espoirs...

A Stockholm, les beaux jours ont été brusque-
ment emportés dans une vague de froidure qui
n'est pas encore, avouons-le, la froidure réelle.

Dans les parcs les arbres s'agitent, grincent à
plus forte brise... C'est la complainte d'agonie.
Le temps est impitoyable. Une à une, les feuilles,
jusqu'aux plus tenaces, sont arrachées, plaquées
à même la pelouse qui s'étirole, ou roulent dans les
bas-côtés fangeux des rues. Les balayeurs ont fort
à faire, et maudissent avec jurons étonnamment
hauts le surcroît de travail que la saison apporte
à leur indolente promenade quotidienne à travers
la ville.

On ne s'assied plus des heures entières sur les
bancs des jardins dont le long et bel été a défraî-
chi la peinture verte.

FEUILLES D'AUTOMNE

Oh la dernière feuille d'automne !...

Victor Hugo en fait le titre mélancolique d'un
livre guère, ma foi, très triste. Dans la saison de
mort, il cueille volontiers le bouquet de joies, le
bouquet d'espoirs...

A Stockholm, les beaux jours ont été brusque-
ment emportés dans une vague de froidure qui
n'est pas encore, avouons-le, la froidure réelle.

Dans les parcs les arbres s'agitent, grincent à
plus forte brise... C'est la complainte d'agonie.
Le temps est impitoyable. Une à une, les feuilles,
jusqu'aux plus tenaces, sont arrachées, plaquées
à même la pelouse qui s'étirole, ou roulent dans les
bas-côtés fangeux des rues. Les balayeurs ont fort
à faire, et maudissent avec jurons étonnamment
hauts le surcroît de travail que la saison apporte
à leur indolente promenade quotidienne à travers
la ville.

On ne s'assied plus des heures entières sur les
bancs des jardins dont le long et bel été a défraî-
chi la peinture verte.

Les jours prennent une couleur gris-sale.

Le soleil sans chaleur ne perce trop souvent qu'avec peine le bloc de brume qui bouche le ciel d'octobre.

Ça et là les rhumes pleuvent sournoisement...

Oh ! la dernière feuille d'automne !

Elle prend des teintes diverses, hormis la teinte verte... Et pourtant, à bien voir, à bien réfléchir, il y a dans l'air d'automne une velléité d'espoir.

Sous les ombrages, certes il faisait bon être, l'après-midi brûlant

Et voilà que tous ces arbres vigoureux se campent aujourd'hui, bien squelettiques déjà dans un dénuement qui se précipite.

A leurs pieds quelque chose d'eux-même s'amasse, fait humus... pourriture qui, l'an prochain, aidera à leur revie, à leur beauté reniée.

France ! Que d'hommes, que de fils, comme les feuilles d'automne ont été couchés, ont été plaqués au sol rugueux par un vent de mitraille... au sol très cher, pour nous éternellement hors-prix... soldats de 40, otages, frères de la Résistance, soldats de 44... et peut-être de 45.

Leurs restes engraisent, hélas ! mais combien magnifiquement, la terre, notre terre auguste.

Sur eux, par eux, naîtra demain, s'épanouira vers un ciel bleu une nature plus belle, plus riante... une âme française plus grande, plus idéale aussi.

Le sang de tous les héros, de tous les pionniers, connus et inconnus du droit, de la justice, a mouillé abondamment les guérets...

Le paysan de chez nous, dans les derniers soubresauts de l'hiver, avec sainte émotion, sèmera d'une main ferme le blé à travers les champs par endroits encore rouges... Il moissonnera à la belle saison. Il en fera farine. Du pain en sortira qui deviendra chair, notre chair...

Chair de leur chair ! Chair de héros !...

France de la France !

Pain aussi, où Dieu daignera descendre, pour nourrir, transformer l'âme du chrétien.

Entre, dans les générations de cette guerre et de l'après-guerre, le sens exact de la réalité qu'ont stoïquement vécue les martyrs... franchise intègre, force des opinions, patriotisme, union... coude-à-coude spirituel !...

Chair de la Chair !

France de la France !

Oh ! la dernière feuille d'automne !

Octobre.

11 NOVEMBRE

Novembre !

11 novembre 1918 !

J'étais encore tout jeune. J'étais encore enfant. Et pourtant je me souviens comme si c'était hier. Il est des événements qui marquent dans le cerveau des petits des images indélébiles. Loin de s'estomper dans la brume des ans, elles grandissent, s'aurolelent avec le recul du temps. Nous vieillissons, sans doute, mais il est trois, quatre... gros souvenirs qui vous restent toujours jeunes, toujours frais dans la mémoire.

La cloche, l'unique cloche de la chapelle du village marin sonnait, sonnait, avec une longueur inusitée. C'était comme le tocsin. Un naufrage ? Tous les yeux se tournaient, instinctivement, dans le clair après-midi, vers l'abri où s'immobilisait obstinément sur ses rails le canot de sauvetage.

La grande porte donnant sur le câble demeurerait impassiblement fermée. Tout le monde courait ça et là, tout le monde questionnait. Ce n'était point un naufrage. Qu'était-ce donc ?

De vigoureux jeunes gens aidaient le vieux sacristain, et se relayaient à tirer la corde de la cloche qui sonnait, sonnait, comme une folle. Je courais aussi, quelque peu hébété de tout ce tapage. Mais vite, pourtant, tout le hameau se ras-

surait. La nouvelle circulait, la bonne nouvelle prenait corps : « La guerre est finie. C'est l'Armistice. Les Boches sont définitivement battus. » La France échappait à ce qui sembla être aussi un naufrage. La France était sauvée.

Je ne comprenais pas très bien. Mais je comprenais un peu tout de même. Depuis, certes, j'ai compris tout ce que signifiait pour nous le 11 novembre.

Un délire de joie se propageait en tous. Quelque chose était changé à la vie habituelle.

Les gamins du village, rassemblés devant la chapelle, dansaient, riaient, chantaient, cependant que la cloche sonnait, sonnait, sans défaillance. La contagion emportait grands, petits, jeunes, vieux. « Tous, chez M. Jolibois ! Sus, tous, à l'espion ! Le cri était lancé. Notre mentalité enfantine cherchait, en ce jour de victoire, un ennemi facile, un boche où se venger. Ce pauvre Monsieur, qui n'était sans doute pas plus espion que vous et moi, avait le malheur de porter chapeau vert et vêtements à carreaux. Il demeurait dans une maison sur la dune. On le soupçonnait fort de faire de la côte, dans les soirs profondément obscurs, des signaux lumineux aux sous-marins allemands du large. La rumeur !!! Et puis que n' imagine point le cerveau de l'écolier nourri des hauts-faits, que lui apportent les « livres roses » de la guerre ?

« Cet âge est sans pitié. » Beaucoup de grandes personnes même y croyaient.

Un immense drapeau en tête, nous partîmes patriotiquement, tel un fier régiment, chantant la « Marseillaise », et nantis d'un accordéon.

Je me souviens comme si c'était hier.

Tout le long de la route on applaudissait notre défilé. Nous allions toujours. Devant la maison de M. Jolibois, halte. Silence. Puis les invectives se mirent à pleuvoir avec les cailloux dans le jardin. Notre ennemi ne se montrait point. Quand la porte du jardin s'ouvrit, brusquement, et le gros chien s'élança, aboyant, vers notre troupe enfantine.

Prise de panique, comme une nuée de moineaux, elle se dispersa à qui mieux mieux à travers champs.

L'immense drapeau, l'accordéon, gisaient, abandonnés, au milieu du chemin de sable. On n'osa reprendre le précieux bien que lorsque M. Jolibois daigna rentrer dans son jardin avec le molosse.

On cria certes encore à son adresse, mais toute la bravoure de la troupe avait fui avec elle à travers champs. Quelques « bonnes gens » nous grondèrent même...

C'est tout le souvenir qui me reste de ce 11 novembre 1918. La voix joyeuse des cloches. Quelques danses. Et la petite aventure patriotique ! J'étais encore enfant.

Depuis, les cloches du 11 novembre ont carillonné bien des fois, rappelant à tous la Victoire, la dure Victoire.

Et puis, la guerre, que l'on croyait à jamais abolie, la guerre de 1939 est venue. L'occupation allemande aussi, hélas, chez nous. « La France a perdu une bataille. Elle n'a point perdu la guerre. »

Le 11 novembre, sous l'envahisseur, s'est mis en veilleuse comme la petite flamme de vie sur le tombeau du soldat inconnu à l'Arc-de-Triomphe.

Mais aujourd'hui la victoire aux ailes farouches est encore là. Pour la première fois depuis cinq ans le peuple de France, libéré de ses chaînes momentanées, chantera un 11 novembre recouvré. Comme en 1918.

Les cloches des cathédrales carillonneront la joie populaire, l'enthousiasme de la France retrouvée, de la France victorieuse.

La petite cloche du hameau breton sonnera aussi, là-bas, sur la côte rocheuse, comme une folle...

Mais dans cette explosion d'allégresse, dans cette fête de la victoire reconquise, n'oublions pas le prix, — comprenons-le, le prix immense, le prix du sang.

Vous, nous, les vivants, n'oublions point les héros morts, militaires, civils. Ils sont tombés, innombrables, sur le bord des talus, en pleine

ville, en rase campagne, en mer, en l'air, dans le maquis...

Novembre ! Mois consacré aux deuils.

Novembre ! Le mois des chrysanthèmes.

Novembre ! Le mois des pieuses visites aux cimetières fleuris.

Le mois des agenouillements sur les tombes.

Novembre ! Le mois du Souvenir.

Dans toute cette foule des morts de France, que votre pensée, mes chers camarades, que votre pensée aille un peu plus loin que Stockholm, en dehors de la ville, là-bas, au cimetière du nord, plus précisément, à ces trois compagnons qui sont morts à côté de vous, au milieu de vous. C'est une amitié, c'est un devoir.

Quittez un moment votre existence terre à terre. Souvenez-vous : Cordeboeuf, Chapelle, Ribière. Ils reposent là-bas, sous le tertre... non loin de vous, mais loin de leurs familles.

« Je ne sais rien qui soit plus triste
Que ces vieux tombeaux délaissés
Où jamais ne vient le fleuriste
Et que la mousse a tapissés. »

Leurs tombes, pour n'être pas vieilles, sont humbles, modestes, mais leur vie a été grande. Ils l'ont donnée au pays.

Sans doute, c'est au soir de la Toussaint que l'Eglise invite de manière plus spéciale à la prière universelle pour les morts.

Le 11 novembre, assurément, doit être avant tout un « Te Deum », une fête de la victoire, une fête de la Reconnaissance, une fête du Drapeau, nos morts n'en voudraient pas autre, mais à ce drapeau flotte le rouge du sang, le rouge des martyrs, le rouge des héros.

11 novembre, « Te Deum ». 11 novembre aussi « Libera », jour de prière nationale pour ceux qui sont tombés pour la France, pour nous... sur le bord des talus, en pleine ville, en rase campagne, en mer, en l'air, dans le maquis, souvent sauvagement assassinés.

Recueillons-nous.

★★

« Vierge de Lourdes, Vierge de France,
au milieu de vos jours glorieux
n'oubliez point les tristesses de la terre »,
n'oubliez pas vos enfants,
et ceux qui sont morts,
et ceux qui leur survivent avec le lourd fardeau
de la reconstruction, de la perpétuité nationale.

Ce sera notre prière,

Ce sera votre prière, amis,

Le 11 novembre prochain,

Le 11 novembre de gloire nouvelle,

Le 11 novembre 1944,

fleuri du chrysanthème.

Novembre.

*L'article suivant a été écrit dans
« La Page de l'Amicale » à l'occa-
sion du 14 juillet, par M. Georges
Rousseau, ex-directeur de l'Institut
Français de Stockholm. Nous la
reproduisons en hommage au pre-
mier résistant français en Suède.*

AMOUR SACRÉ DE LA PATRIE

Juin 1940 ! Une quelconque route de France...
Le silence comme un linceul... Le poignant sillage
est là, de l'exode, de la guerre... Des voitures dé-
truites de réfugiés... Des arbres hachés de mi-
traille... Des croix hâtives de soldats... Le som-
meil anonyme d'innocents plaquant au sol l'in-
fâmie des Barbares, le sommeil sans réveil... Le
sommeil des humbles tombés pour l'idéal contre
toute espérance... Un calvaire d'hommes ! Un ci-
metière de choses !... Juin 1940 ! Un cyclône de
fer a rasé villes et villages, campagnes, églises de
France... Et la cohue va des femmes, vieillards,
enfants, malades, infirmes, la cohue des sans-
pain, des sans-gîte, la cohue des désemparés... Un
cyclône a balayé la France, à coups d'acier, à
flots de sang... On pense à des êtres... on pense à
des morts !...

★★

Ce soir-là, 13 juillet 1940, une voix au métal français, au métal sans paille, une voix pure et dure, prophétisait aux Français par delà les jours d'affliction la venue des lendemains qui chantent : « Si donc le 14 juillet 1940 est un jour de deuil pour la Patrie, ce doit être en même temps une journée de sourde espérance. Oui, la victoire sera remportée. Et elle le sera, j'en répons, avec le concours des armes de la France. »

★★

14 juillet 1942. Ce jour-là, la France a parlé. Dans un unanime élan, avec plus de ferveur que jamais, la France a célébré la Liberté : la Liberté vendue, la Liberté piétinée, la Liberté chérie... Ce jour-là, en cet anniversaire de sa première victoire, le peuple français s'est dressé de toute sa taille contre les traîtres, pour la République ! Ce jour-là, la France a communiqué tout entière dans la profuse richesse de ses souvenirs glorieux, dans l'inépuisable espérance de sa jeunesse intacte ! Ce jour-là, par toute la France, la « Marseillaise » a vibré, de tous les cris de la vengeance populaire, comme un immense appel aux armes, comme un prestigieux hymne à la victoire promise aux fidèles de l'Idée ! Ce jour-là, la France a médusé

les sbires, terrorisé les sicaires ! Ce jour-là, la France s'est exorcisée de la trahison ! 14 juillet 1942, pour la première fois, depuis 150 ans, le sang français a coulé le jour de la Fête Nationale Française !...

★★

14 juillet 1944 !... A Paris, sous le dôme fastueusement auré de flou du Palais des Invalides, dorment... côte à côte... l'Empereur... Les Chefs de la Grande Guerre... Rouget de Lisle... sous le dôme !... Sous le dôme, la « Marseillaise » émane en féériques silences... où baignent, exubérants de vie, la France... et ses destins ! La « Marseillaise », plus forte que le malheur... et que le fatalisme et que les désespoirs !... La « Marseillaise » : prélude irradiant les sacres à venir et transparente extase des vols qui n'ont pas fui !...

A l'Arc de Triomphe — quand pèse l'heure inhumaine — le Soldat inconnu de 1918, voûté de l'innombrable miracle français rêve... et voit, au ciel de France, une fantasmagorie d'aurores où voguent des soleils fous... Quand pèse l'heure inhumaine... Et c'est... comme une Apocalypse d'aïles et de sublimités... le flamboyant délire de toutes les « Marseillaise », volant, inéluctables, à l'unanime Paix !...

14 juillet 1944 ! A Cherbourg, chantent les trois couleurs de la Nation, les couleurs du 27 Pluviôse an II, « le bleu attaché à la gaule, le blanc au milieu et le rouge flottant dans les airs »...

Drapeau de la France, drapeau de la République, drapeaux des villes et des villages ondoyant au souffle de la fraternité française ! Drapeaux ouvriers et drapeaux paysans ! Drapeaux tissés de chairs d'hommes, de cœurs d'hommes, de vies d'hommes ! Drapeaux aux plis magnifiquement serrés à coups de silencieuse sublimité ! Drapeaux de l'héroïque coude à coude national !... Drapeaux des déportés, des évadés ! Drapeaux éblouissant la nuit prestigieuse des maquis ! Drapeaux d'Italie, de Tunisie, du Fezzan et de Tripolitaine !... Drapeaux de Bir Hakein, drapeaux de Saint-Nazaire, drapeaux des otages de Châteaubriant !... Drapeaux que jamais n'inclina un défi, drapeaux de l'Indépendance française et de la Libération humaine, commencez à frémir, haussez-vous vers le ciel, car voici que vient la Victoire dans l'azur... de la Liberté ! Vive de Gaulle ! Vive la France ! Gloire... au 14 juillet !!!

Juillet.

Moderato



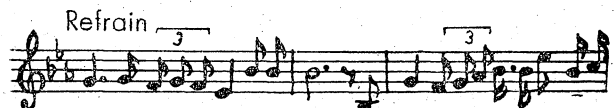
N'ayant jamais admis — La dé-fai-te, — Par-



mi les ennemis Nous n'avons point baissé la tête. Un jour, un soir, Ra-



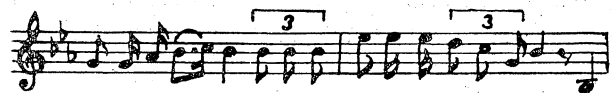
-geant d'espoir, Nous avons pris route à l'étoile, Largué la voi-le. Nous



sommes les évadés de Stockholm, Français De la misère et de l'espé-



rance eter-nel-le. Jamais Dans notre cœur n'a-pâ-li l'é-



-toile immortel-le, Elle a bril-lé dans l'exil, no-tre nuit La



France nouvel-le, Plus belle, Toujours, toujours, toujours à-lui-

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	9
Une évasion	11
Flânerie	27
Il neige	31
Lueurs dans la nuit	35
En passant par Tempo	41
Jeanne « la bonne Lorraine »	47
Sur un coup de téléphone... ..	53
A Solsidan	59
Feuilles d'automne	65
11 Novembre	69
Amour sacré de la patrie	79